

PAIN ET FROMAGE.

III

AGNÈS ET L'AGRAFE.

(Suite.)

Agnès, la fille unique et l'unique joie de son père et de sa mère, venait d'accomplir ses vingt ans. Sortie depuis peu du couvent du Sacré-Cœur, il lui avait suffi de paraître dans le monde pour attirer les regards, et déjà plusieurs s'étaient mis sur les rangs et briguaient l'honneur de son alliance.

Le dernier dimanche de carnaval, on dansait chez le général, et Agnès, qui refusait obstinément tous les bals étrangers, ne put se défendre d'assister à celui que donnait son père. Or, il se trouvait parmi les invités un jeune homme de riche et noble famille, qui n'avait pu voir Agnès sans être touché, moins encore de sa beauté que de ses vertus et, après une valse dansée avec elle, il profita d'un petit incident pour se révéler à elle. Agnès venait de laisser tomber une agrafe ; aussitôt le jeune homme se baissa pour la ramasser, et profitant de cette occasion, il lui dit d'une voix contenue : Mademoiselle, il y a longtemps que vous êtes l'objet de mes pensées. Soyez assez bonne pour m'ouvrir votre cœur, et si vous ne me trouvez pas trop indigne de vous, je m'empresserai de parler à votre père.

Agnès baissa modestement les yeux et lui répondit en rougissant :

Monsieur, je vous estime à l'égal de tout autre ; vos paroles m'honorent, mais je ne saurais les encourager ; j'espère que vous trouverez mieux encore.

La mère d'Agnès, en vraie maîtresse de maison, faisait les honneurs avec une grâce charmante ; elle offrait des rafraichissements ; elle avait une parole aimable pour chacun des invités ; mais pour autant elle n'oubliait pas son devoir de mère chrétienne, et ses regards ne quittaient pas son enfant. Elle remarqua donc la scène de l'agrafe ; le cavalier lui semblait mettre un bien long temps à la ramasser et à l'essuyer. Si le dialogue ne parvint pas à ses oreilles, la rougeur d'Agnès et sa préoccupation pendant le reste de la soirée ne purent échapper à son œil attentif. Elle devinait sans peine qu'il y avait là un